

Sophie Buyse

L'Organiste

roman

Maelström
IMAGES D'IVOIRES

D'un même roseau taillé fusaiient les
sonorités d'une Flûte, dansaient les
calligraphies du Calame.

À Jean,

I

VIVACE, PRESTISSIMO

Au commencement était le son : souffle vibrant devenu chair. Des millions de notes de musique partent à l'assaut, têtes noires, rondes, casquées, aux corps qui s'ébrouent, impatientes sous les oscillations du flagelle. Meute fébrile de croches et de virgules qui se fouettent, se surpassent. Turbulence, tumulte des particules sonores, grelots de trémulations émotives qui se frayent un passage dans le long couloir résonnant du ventre d'Ondine, chambre d'écoute de ces combats d'épées sous une peau ruiselante d'amour. Les notes de musique plongent sous la vague écumante du sperme, remontent le courant. Massacre, naufrage, affrontement souterrain de l'armée amoureuse. L'un d'eux continue son avancée malgré tout, enjambe les corps inertes et muets des notes mortes, petits traits d'union éteints. Intrépide et têtue, il chasse les adversaires d'un coup de mailloche. Point d'exclamation mobile, il se propulse en percutant les parois étroites des trompes. Sa trajectoire laisse un sillon brûlant derrière lui. Ondine frissonne, enserme Yughi, comme si elle pressentait qu'au plus profond d'elle-même se jouait cette fusion des corps.

Au bout du périple se dressent les parois soyeuses d'un gigantesque tambour. Il attend l'ébranlement exquis en bombant le disque parfait de sa membrane ovoïde. Les entétés arrivent par centaines, ils frappent, cognent fiévreusement. L'être filiforme et empressé, qui déjà s'était démarqué par son adresse, manifeste une ardeur particulière à se propulser et

marteler les parois du cercle. Il voudrait l'embrasser, mais sa bouche vient fendre la table de résonance. Se glissant à l'intérieur, il accède à une vaste salle de concert. Sous ses yeux, les auditeurs se multiplient et se divisent à une vitesse hallucinante. Lui-même fusionne et se dédouble à l'infini. Le fracas des divisions s'apparente à de bouleversantes explosions avant d'ordonner les battements sourds du cœur d'Abel : gisement vivace, gestation de vie.

Yughi se trouvait rive gauche, en amont du fleuve, Ondine rive droite, en aval, et la voix de l'amant s'avancait, retentissante, grave, emportée par le courant et le souffle du vent. Tous deux cheminaient le long des berges opposées pour se rejoindre devant le portique du Temple.

Au centre du Shofar, une île surgit des flots, île sacrée servant de socle au Temple. Ce lieu du culte visible en tout point des deux rives est accessible grâce au pont qui traverse le fleuve et relie les deux versants de la cité.

Yughi disait que le Temple était le seul endroit où ils pouvaient se retrouver en toute sécurité. Les liaisons entre Murmurants et Échocides étaient, à l'époque, formellement interdites. Les couples illégitimes se voyaient répudiés et chassés de la ville. En revanche, le Temple était un lieu de paix, réservé aux Échocides, mais ceux-ci le désertaient et ne participaient plus aux offices ; il n'était visité, occasionnellement, que par les rares voyageurs, les mendiants et le père Colon, heureux complice des amours clandestines d'Ondine et Yughi. Le prêtre Colon était un homme bon et généreux, aux idées novatrices et d'une grande érudition. Il dissimulait un double des clés du Temple dans la gueule d'une gargouille pour que le couple, en son absence, puisse trouver refuge en ses murs.

Colon appartenait jadis à une petite communauté qui, au fil du temps, s'est démembrée sans se renouveler. Il a quitté la

communauté transformée, peu à peu, en hospice et s'est établi au Temple, aménageant son appartement dans la tour cylindrique qui s'élève, telle un sceptre, le long de l'entrée principale. De sa chambre, le regard balaye l'horizon : d'un côté la forêt délimite la zone des Échocides sur la rive droite, de l'autre l'immense carrière de marbre, telle un bouclier nacré, freine l'extension des Murmurants, rive gauche. La forêt et la carrière semblent mettre la cité entre parenthèses. Les Murmurants et les Échocides se partagent cette terre trop étroite pour contenir leur animosité respective. Cinq siècles plus tôt, les Échocides dominant les Murmurants ont contraint ceux-ci à ériger leur Temple. Les pierres de la carrière furent acheminées péniblement jusqu'à l'île qui émerge du Shofar. La carrière s'est vidée de ses entrailles ; elle n'est plus que le négatif de l'imposant édifice hexagonal, kaléidoscope de mosaïques et de vitraux scrutant le ciel. Ce lieu garde l'empreinte des souffrances que les Murmurants ont endurées pour en extraire le minerai. La frontière naturelle qu'elle constitue les force à gagner du terrain par-delà le fleuve, en direction des Échocides. Ceux-ci tentent de se prémunir de l'envahissement qui les menace.

Colon, en raison de sa position stratégique, au sommet de la tour, est un observateur judicieux de la situation. Il pressent que le territoire des Murmurants ne suffira bientôt plus à contenir l'extension de sa population. Les naissances restent élevées rive gauche alors que rive droite les Échocides vieillissent et se reproduisent peu.

« Détendez-vous, Madame, je ne vais pas vous faire mal. »
Le docteur enfle un gant translucide sur sa main droite puis, de la gauche, palpe le ventre arrondi de la jeune femme allongée sur la table d'examen. Ondine est crispée, les traits de son visage tirés.

Le gynécologue connecte l'amplificateur sonore et le pose à même la peau du ventre. Le médecin augmente le son et les battements de deux cœurs se font entendre : l'un plus marqué, aux sons lourds et lents, l'autre plus effacé, aux rythmes rapides. L'émotion est intense. La vie est là, présente dans toutes ses percussions. La jeune femme s'exclame : « C'est donc lui qu'on entend ? »

« Oui, et lui aussi vous entend. Il capte chacune de vos respirations, les bruits secrets de vos profondeurs, mieux que vous ne pourriez jamais les percevoir. Ce fœtus est tout ouïe. Rien ne lui échappe. Pas même notre conversation.

– Il entend nos voix ?

– Et il s'en souvient. Dans notre cerveau, le centre de l'audition est relié immédiatement au centre de la mémoire ; c'est pourquoi les premiers souvenirs de l'être humain sont auditifs. Un nouveau-né reconnaît la voix de sa mère entre toutes. Il discerne très précisément les nuances entre le timbre grave de son père et les tessitures plus claires de sa mère. »

Ondine était enceinte de cinq mois quand Yughi a été capturé et exécuté par les Murmurants. L'enfant gardera-t-il une trace,

même infime, des conversations entre son père et lui? se demande-t-elle. Yughi dialoguait avec le bébé dans le ventre, mais depuis sa mort, le chagrin l'absorbe tant qu'elle perd conscience que cet être grandit toujours en elle. Ondine oublie, délaisse le bébé comme s'il n'allait pas survivre à la perte de son père. Le manque, le vide l'envahissent de douleur.

Le médecin pressent la détresse de la jeune femme absorbée dans ses pensées. Il n'a pas oublié la visite de Yughi à son cabinet de consultation.

«Je garde en mémoire le jour où vous êtes venue avec Yughi pour la première échographie. Nous avons parlé de ses émissions de radio clandestine que j'écoutais régulièrement avant qu'il ne soit arrêté.»

Depuis la disparition de son amant, Ondine ne cesse d'écouter les enregistrements de Yughi, les déclarations d'amour qu'il lui adressait sur les ondes courtes grâce à un émetteur caché au Temple. Au cours des dernières semaines, ils n'avaient plus eu l'occasion de se retrouver chaque jour car les patrouilles armées contrôlaient chaque passage d'une rive à l'autre, alors Ondine attendait ses messages radiophoniques.

Regardant fixement le microphone du gynécologue se promener contre sa peau, Ondine se souvient de la relation passionnelle que Yughi entretenait avec le microphone, lui offrant sa voix du bout des lèvres, presque sensuellement, comme s'il voulait en épouser la surface ronde, chaude. Jamais, lors de leurs tête-à-tête, il ne s'était adressé à elle avec une telle éloquence ; sans doute avait-il besoin de la complicité du micro et de sa mise à distance technologique pour introduire une réelle proximité. Le microphone métamorphosait ses phrases : elles devenaient sobres, profondes, ponctuées de souffles.

Ondine s'étonne soudain d'avoir associé les sons perçus par le fœtus, les battements des cœurs retransmis par le

microphone du médecin et les variations dans la voix de Yughi diffusée sur les ondes. Amalgamant les perceptions, un état de confusion s'introduit en elle. La perte de l'homme aimé est encore trop vive, elle se sent fragile, menacée.

« Pour venir jusqu'à vous, docteur, j'ai franchi le Shofar pour la première fois depuis la mort de Yughi : je ne voulais plus entrer sur le territoire des Murmurants. Comment consentez-vous à demeurer ici ? On dit que c'est de plus en plus dangereux pour les Échocides de la rive droite. Voyez la manière dont j'ai dû me vêtir afin qu'on ne me remarque pas. Le climat de cette ville, les tensions qui montent dans les deux quartiers me sont insupportables. Je reste à la maison ; il n'y a que chez moi, sous les toits d'où l'on surplombe la ville, que je me sente en sécurité et apaisée.

– Mais, il est important de sortir vous promener pour maintenir une activité physique tout au long de votre grossesse.

– Non, je déteste cette ville, les Échocides et les Murmurants sont responsables de l'assassinat de Yughi. Je ne veux plus appartenir à ce lieu ; je préfère rester enfermée chez moi.

– Comment pouvez-vous supporter la solitude et l'isolement ?

– La musique m'accompagne toujours, je joue du clavecin et je ne suis pas tout à fait seule : l'enfant m'habite. Quand je joue, il me semble que nous sommes à nouveau trois.

– Qui de nos jours s'intéresse encore à cet ancêtre du piano ? Je trouve son timbre aigre et un peu trop strident. Le son ne m'est pas particulièrement agréable.

– Justement, il correspond bien à mon état d'âme actuel, la mort de Yughi m'a brisée... Chaque note sortie de mes doigts semble récolter mes morceaux. Quand j'improvise, je tente d'assembler mes débris. »

Une voix lancinante retentit par-delà les murs pendant que la future mère se rhabille. Celle-ci s'interrompt brusquement, fixe

la tour érigée juste devant la fenêtre du cabinet de consultation. Le médecin, ayant remarqué son trouble, lui dit d'un ton qui se veut rassurant : « C'est l'heure de la prière. » Elle n'entend plus les invocations incessantes, elle perçoit sa propre plainte, son chant des lamentations. Le rythme envoûtant de la voix tombant de la tour la berce malgré elle. Elle se laisse porter, guider par cette voix hors du cabinet médical.

Ondine se retrouve dans la rue. D'un geste, elle se voile le visage. La voici calfeutrée ; les chants de dévotions ne lui arrivent plus qu'assourdis. Elle se hâte. Sur son chemin, elle croise des yeux de femmes tels des serrures, des meurtrières, le regard perce le tissu, il apparaît sous l'entaille. Ces yeux, pense-t-elle, doivent respirer à la place du nez, s'entrouvrir et parler à la place des lèvres closes, se tendre en oreilles ou antennes. Qui sont donc ces femmes emmurées vivantes ? Ondine ne se sent pas étrangère à elles : l'enfant n'est-il pas cloîtré dans le fond de son ventre, sous son masque de peau, de placenta ? Ne vit-elle pas retranchée entre quatre murs ? L'être qui l'habite porte le même sang que ces femmes cachées... Ondine voudrait les éviter, détourner son regard de leurs silhouettes, mais celles-ci deviennent, à mesure qu'elle s'avance, plus voyantes, incontournables. Elle a l'impression d'être imprégnée de leurs ombres, comme si l'obscurité s'était déposée sur elle. Ondine imagine la peau du nouveau-né, sombre, basanée comme celle de son père.

Elle s'arrête à mi-chemin du pont, face au Temple. Depuis le meurtre de Yughi, Ondine n'y est plus revenue ; les murs sont encore imprégnés de baisers, d'étreintes sublimes échangées de la crypte aux combles. Elle se souvient des roucoulements d'oiseaux abrités sous les voûtes et de leur duvet accroché aux cheveux crépus de Yughi. Il s'auréolait de plumes. Elle aimait l'ange, la bête, le démon. La lumière

spectrale des vitraux revêtait les amants d'une toison multicolore. Ils en oubliaient leur nudité, leurs peaux aux teintes contrastées. À tour de rôle, ils célébrèrent leurs baptêmes, leurs noces, leurs funérailles. Ils inventèrent des rites qui n'étaient ni ceux des Murmurants, ni ceux des Échocides. Leur passion s'élevait, profane, divine, sacrée... Yughi était son temple, elle était son tabernacle. Ils se donnaient en offrande amoureuse, s'étendaient contre les mosaïques glacées.

Ondine franchit le seuil du Temple. Voici quelques mois, elle sortait de l'édifice le ventre vide, la faim au cœur ; aujourd'hui, elle y entre le ventre arrondi, lourde de chagrin, les larmes voilant ses yeux. Autrefois, elle buvait la salive de Yughi et lui s'abreuvait au calice de ses lèvres : crues salines, amères ou pourpres. Il savourait son « enclave », pure et impure, terme qu'il adoptait pour s'adresser au sexe d'Ondine.

« Mon Yughi, puis-je entrer, sans toi, en ce lieu ? Mes pas résonnent sans les tiens. Te souviens-tu de nos processions, lorsque nos hanches s'entrechoquaient alors que tu emboîtait ma marche ? Nous imitions la cadence d'un défilé militaire, les talons qui claquent, simulant un départ à la guerre. Et déjà, la guerre est à nos portes, à deux pas : elle nous a rattrapés, avec sa haine sourde, ses exécutions, ses mots qui prennent feu. Serions-nous encore à l'abri dans le Temple, mon adoré Yughi ? Partout des bombes anonymes éclatent, clouent, crucifient des innocents. Bombes insidieuses cachées pour déchiqueter. Pourquoi ce silence avant la détonation ? »

Ondine s'arrête, figée, à hauteur de l'autel quand elle reconnaît Colon qui s'avance vers elle. Il paraît un instant surpris puis, dans un grand éclat de joie, ouvre les bras en direction de la jeune femme et vient l'embrasser chaleureusement.

« Mon Ondine, j'étais si inquiet de ne plus vous voir au Temple. J'ai bien pensé qu'il vous serait trop douloureux de revenir ici après le décès de Yughi. J'ignorais que vous étiez enceinte... Vous êtes rayonnante en future maman !

– L'enfant a été conçu peu avant l'assassinat de Yughi par ses frères. Il ne connaîtra jamais son père et maintenant je suis obligée de le cacher à ma famille, mes proches. Et vous, que devenez-vous depuis notre séparation ?

– En ces temps d'hostilité et de menace de guerre, il n'y a pas grand monde qui s'arrête au Temple : je mène une vie ascétique sur l'île ; alors, pour égayer mes journées, j'ai entrepris la restauration de l'orgue. Déjà, du temps de vos rencontres avec Yughi, il ne fonctionnait plus.

– Je ne me rappelle pas en avoir entendu la moindre sonorité...

– Montez avec moi à la console, vous allez assister à une résurrection ! »

Ondine entame l'ascension de l'escalier en colimaçon au centre de la tour cylindrique. Celui-ci est très étroit, tout de pierres poreuses, il semble ne jamais interrompre sa ronde. Tous deux s'arrêtent à hauteur de l'orgue.

La tribune de l'orgue est le trait expressif du Temple : visage creusé de narines, d'oreilles exposées, de colonnes tressées. Elle se tend, aux aguets d'une parole divine, vers la voûte céleste. L'orgue ouvre ses mâchoires, esquisse d'inquiétants sourires aux dents de plomb, avides de sons. Colon, enjoué, lui donne souffle et l'instrument gronde, vibre, lance ses premiers cris, ses balbutiements, son chant...

Au même instant, le ventre d'Ondine s'agite, se convulse. Elle reçoit l'impact percutant du fœtus qui virevolte dans son habitacle, emporté par la valse des notes.

Le père Colon s'avise que l'attitude d'Ondine a changé, elle paraît transie, les mains appuyées contre son abdomen, le regard vague.

«Vous ne vous sentez pas bien ?

– L'enfant... j'ai cru qu'il allait sortir au moment où vous avez commencé à jouer. Habituellement, je le perçois à peine, il se manifeste peu, au point qu'il m'arrive d'oublier qu'il est là. Parfois, je me demande s'il vit toujours !

– Bien, puisqu'il veut s'échapper, nous lui offrirons une fugue de Bach... »

Le prêtre éprouve un plaisir ludique, quasi infantile à enfoncer les touches, tirer les jeux. On ne sait s'il jubile de caresser le clavier ou si les sons qui jaillissent lui titillent les doigts.

«La musique nous entoure, Ondine ! Elle nous encercle, cette fugue nous empêche de fuir. Quand je joue, je me sens tel un lion qui saute dans un cerceau en feu. J'ai peur, je dois me surpasser, l'instrument me défie. L'orgue est la bête que je dois dompter, mais, à peine me semble-t-il maîtriser le fauve que je me trouve désarmé par ma propre animalité. Je consacre alors des heures, des semaines à entraîner mes doigts, mes jambes pour qu'ils ne se comportent plus en sauvage, en barbare. Je tente de m'éloigner, mais l'ogre me retient, me capture. Je suis prisonnier d'une forêt de tuyaux, leurs troncs se touchent et ne me laissent aucune issue. J'ignorais qu'en réveillant la bête assoupie de son sommeil légendaire, elle s'emparerait de mon repos, exigerait que je la veille nuit et jour.

– Colon, vous avez réveillé l'enfant qui dormait en moi : non seulement, en vous écoutant, le fœtus s'animait, pianotait contre mes viscères, mais je me revoyais enfant, à l'écoute de mon père. Papa s'isolait dans la cave, seul avec son piano. Je me cachais sous l'escalier, derrière une petite trappe triangulaire. D'abord, je guettais ses pas, il dévalait les marches, refermait la porte d'où les sons me parvenaient étouffés. Personne n'avait le droit de l'approcher quand il s'asseyait au piano... Je l'entendais recommencer des dizaines

de fois un même morceau ; il ne composait pas : il décomposait les sons en réduisant une partition à ses éléments dissociés. Je connaissais son répertoire par cœur et mon plaisir surgissait quand, de façon inattendue, une fausse note se glissait dans cette harmonie si parfaite, si dépouillée. J'attendais, languissante, l'erreur : cette rupture subite, incontrôlée qui métamorphosait l'humeur de mon père. Il se fâchait, jurait, s'emportait et m'apparaissait soudain réel derrière sa musique. J'aimais ses colères, imprévisibles, qui le rendaient à nouveau humain, vulnérable. Mon père s'enfermait avec le piano et se rendait inaccessible. Les fausses notes me rapprochaient de lui. Ma mère était complice de ma cachette, elle ne lui a jamais dit que je l'épiais à distance. Elle partageait mon secret, encourageant le risque, si mon père venait à le découvrir, d'une redoutable dispute. L'intimité avec son instrument était sacrée, nul n'était autorisé à violer cette communion. Il nous délaissait et nous souffrions de ses retranchements, de ses silences... Le seul moyen, pour moi, d'entrer dans l'univers clos de mon père, était de tenter d'interpréter ses pensées en écoutant la musique fuser de ses doigts. Je voulais reconnaître son style, les rythmes des mots que je devinais sous ces notes et savoir quels accords il favorisait. Mon père parlait peu, la musique devenait sa voix, son chant. Si je n'avais pu me cacher sous l'escalier pendant toute mon enfance, je crois que je n'aurais pas survécu au silence qui régnait dans la maison. Ma mère raconte que j'étais une petite fille sans paroles, refusant le langage. Elle craignait que je reste mutique. Ce n'est qu'à l'âge de six ans, en entrant à l'école, que mes lèvres se sont dessoudées... Yughi vénérât le langage, il avait atteint une perfection de la parole, sa voix me consolait des années d'enfance où l'on m'avait privée de mots. Ils l'ont tué pour le faire taire, c'est pourquoi, même mort, je ne cesserai d'écouter ses enregistrements.

– Ondine, vous ne devriez pas garder chez vous ces bandes-son, elles sont trop dangereuses, pourquoi ne viendriez-vous pas les écouter dans la crypte ? Croyez-moi, ici elles seront en sécurité, ainsi j’aurai le plaisir de vous voir plus souvent.

– Oui, vous avez peut-être raison et cela me permettrait de rassembler tous les souvenirs de Yughi au même endroit.

– Maintenant, je réside en permanence au Temple, je veillerai particulièrement sur vos trésors.

– Vous avez quitté la communauté ?

– Nous n’étions plus assez nombreux, les derniers prêtres ne se déplaçaient même plus jusqu’au Temple. Ils étaient trop vieux ou trop dépressifs.

– Dépressifs ?

– C’est le triste constat que je peux faire à ce jour : l’amour de son prochain plus que de soi-même mène à l’aridité et l’aigreur du cœur si l’homme ne commence pas d’abord par s’aimer et se laisser aimer. Voilà pourquoi j’ai décidé, avant de mourir, de me faire plaisir, alors je suis venu m’installer au Temple et je me consacre à ma première passion : la musique. L’orgue rassemble les instruments en un seul et je peux tous les orchestrer depuis la console. N’est-ce pas fabuleux et en pleine concordance avec le divin !

– Où dormez-vous père Colon ?

– Suivez-moi, il suffit de monter dans la tour. Le matin, je descends les marches et je suis immédiatement à l’orgue. »

Colon indique à la jeune femme le haut de la tour. Curieuse, Ondine emprunte l’escalier et poursuit son ascension jusqu’à la chambre ronde, encerclée d’une coupole de verre, laboratoire des cieux. Elle est tentée de s’allonger sur le lit et de fixer la voûte céleste. La jeune femme se demande pourquoi Colon n’avait pas donné la clé de ce lieu enchanteur à Yughi. Elle constate bientôt que la construction de verre est toute récente ; seul un balcon de pierre semble d’origine.

Colon a disposé, le long du mur, un cercle de livres. Lorsque Ondine redescend, il lui explique qu'autrefois la trappe devait rester fermée car la tour s'ouvrait à l'air libre et les pigeons menaçaient de s'introduire dans le Temple : « Maintenant c'est moi qui me suis constitué un nid confortable et je regarde passer les oiseaux au-dessus de ma tête. »

Ondine quitte Colon qui est resté à l'orgue et accompagne sa marche, étourdie et vacillante après la descente de l'escalier en spirale. Elle est comme ivre, ses pas tanguent sur un sol qui se dérobe. L'enfant en germe se balance tel un métronome.

Après la traversée du Shofar, la jeune femme se retrouve sur la rive droite et s'enfonce dans un autre monde. Le trafic est intense, les bruits fusent de toutes parts, des publicités s'illuminent sur son passage et l'interpellent d'une voix aguichante : « Madame, connaissez-vous l'ordinateur Ktésibios qui s'adresse à vous dans toutes les langues en adoptant votre voix ? Oui, vous avez bien entendu : Ktésibios reproduira votre voix dans ses moindres modulations. Pendant votre absence et depuis votre lieu de travail, vous lui dicterez la fable qu'il racontera à votre enfant, en suivant votre propre débit et avec votre intonation exacte. Votre bébé s'endormira heureux d'être bercé par vos paroles. » Cette publicité audio vocale est munie d'un œil électronique capable de décoder l'homme ou la femme qui traverse son champ de vision. À présent, il change de ton : « Monsieur, oui vous... » Un homme se retourne, interloqué ; il n'avait pas remarqué l'immense affiche éclairée derrière lui. Ondine, agacée par ces bonimenteurs publics, presse le pas en regardant de-ci de-là les devantures de magasins.

Ici, une boutique expose des mannequins entrebâillant leurs manteaux de fourrure pour laisser apparaître un long corps nu dont le sexe s'enrichit d'un triangle de la toison du même animal...

Plus loin, un vendeur d'appareils sonores et visuels propose de vous filmer pendant vingt-quatre heures en continu et de vous livrer le montage des meilleures séquences sur une cassette de deux heures. Un texte de promotion incite chacun à devenir acteur et auteur de sa propre vie. Tout type de séquence est autorisé, sans censure.

Ondine est horrifiée par l'exhibitionnisme débridé qui s'étale sur cette rive. Les vitrines sont choquantes, provocantes, indécentes. Le passant est intégré à la marchandise, il ne peut plus se différencier de ce qui lui est présenté ; il est compromis, car ses désirs sont utilisés, exploités de façon manifeste. Ces dernières années, les marchands ont orné les vitrines d'une sorte de verre semblable à un miroir qui renvoie le reflet des passants. Leur image les séduit et simultanément cache la marchandise de l'étalage, laquelle n'apparaît que lorsque l'on s'en approche à moins d'un mètre. L'objectif des vendeurs est d'appâter, grâce à ce procédé voyeuriste, le curieux qui s'approchera de son reflet, lequel, par un jeu d'apparition-disparition, aura l'illusion d'une intimité plus grande avec les objets présentés. Telle Alice, il sera tenté de franchir le seuil de la boutique, ou bien, tel Narcisse, il plongera à la recherche de lui-même. Les rues commerçantes ressemblent maintenant à un immense palais des glaces, une ville miroir dont les architectures elles-mêmes se multiplient, devenant leurres, mirages. On éprouve, indubitablement, une fascination à se voir dédoublé : les regards se déportent d'un angle à l'autre. Les passants qui se croisent ne se regardent plus en face, ils s'observent de biais, d'un œil vitreux.

Ondine n'a rien vu de semblable sur la rive gauche. Cette répartition de la ville, de part et d'autre du fleuve, est en même temps celle de l'abondance et de l'extrême pauvreté de

la population. Chez les Murmurants, les objets présentés se posent à même le sol, colorant ainsi les rues de fruits rouges, d'oranges, de légumes jaunes ou verts, de grains noirs et de fèves blanches. La grisaille des pierres contraste avec l'immense palette qui se déroule telle un tapis persan sur les trottoirs.

Ici, les vendeurs déclament, chantent les prix de leurs marchandises et vous entraînent dans leur ronde. Tous parviennent à s'accorder : le poissonnier avec l'épicier, le boucher avec le fromager..

De ce côté de la ville, la reproduction d'images ou de sons est interdite et la musique considérée comme profane. Ceux que l'on trouve clandestinement en possession d'instruments de musique sont châtiés sur-le-champ. L'usage de tout appareil diffuseur ou transmetteur est formellement prohibé. On ne tolère que l'écrit sous contrôle et la communication orale. Ainsi, la moitié de la cité vit retranchée du monde et d'elle-même, en totale autarcie, refusant les informations du dehors. À certaines heures du jour, le silence est absolu, quand ce n'est ni le temps de la prière ni celui du marché.

Le passage du Shofar devient de plus en plus difficile, tant pour les Échocides que pour les Murmurants. La division est de jour en jour plus marquée, le retranchement des deux communautés suscite une montée de l'intolérance et de la haine de part et d'autre.

Ondine aperçoit dans le couloir de l'étage, à quelques mètres de son appartement, le fils de ses voisins du dessous qui, à trois ans, ne quitte pas des oreilles son casque et des yeux son écran. Elle le salue, il ne l'entend pas, ne la voit pas. L'enfant se balance, mimant le rythme répétitif infligé à ses oreilles. Ses parents ne cessent de se quereller et il est fréquent qu'Ondine entende leurs hurlements grossiers

percer le plancher. Elle s'est désormais habituée à leurs disputes conjugales et sait que de bruyants ébats amoureux succèdent fréquemment à celles-ci. Elle connaît la cadence, quand s'alternent insultes et gémissements. Leur fils, apparemment, n'a plus envie de participer à ces mises en scène familiales, il fait la sourde oreille... Ondine rentre chez elle, lasse de cette sortie, lourde du fruit qui lui comprime les entrailles. Elle entoure sa taille de ses mains et il lui semble avoir encore grossi. Elle voudrait repousser son ventre en elle, tel un tiroir, mais tout son corps au contraire la projette en avant à la façon d'un balcon qui veut l'attirer au-dehors.

«Non, je ne sortirai plus!» s'écrie-t-elle. Cette phrase se transforme peu à peu en un refrain : «Non, non, non, je ne sortirai plus, plus, plus» et Ondine accompagne sur son clavecin sa rengaine. Elle enfonce les touches brutalement. On dirait qu'elle essaie de désaccorder l'instrument tant elle lui fait violence.